

CHEZ EMMAÜS

Pierre Eliet

raconter la vie

Suite à la lecture d'une petite annonce d'emploi pour un poste de responsable d'une communauté Emmaüs, j'ai envoyé mon CV et une lettre de motivation. C'était en septembre dernier. Francis – qui part en retraite et recrute son remplaçant – m'a alors appelé, nous avons convenu d'un rendez-vous en novembre. Après plus de sept heures de route, ce nouveau poste se situant dans une région éloignée de là où nous vivons, j'ouvre la porte de la salle de fête d'un petit village, qui fait office, pour l'occasion, de salle de recrutement.

J'attends dans le hall. Je suis un peu en avance. J'entends dans la salle d'à côté un candidat qui avait rendez-vous avant moi, exposant ses motivations pour ce poste auprès du jury. Je me concentre sur les questions qu'on pourrait me poser, l'histoire du mouvement Emmaüs (que j'ai révisé pendant deux mois !), mes motivations, mon parcours professionnel, mes convictions plus ou moins utopiques au sujet de la précarité et de l'accompagnement.

Francis sort de la pièce et me sert la main. Une poignée de main déjà franche et complice. Il me tutoie dès le début. Néons au plafond diffusant une lumière blanchâtre, moquette murale couleur lie de vin, quelques tables, des chaises et un jury de six personnes devant moi. Tous sont emmitoufflés dans leur manteau car la température avoisine les 10°C. On me propose un café et l'entretien commence avant de se terminer par un écrit d'une heure, pour mesurer mes capacités à transcrire mes connaissances sur le mouvement Emmaüs, ses fondements et les missions que doit exercer un responsable de communauté, d'autant plus dans un environnement rural. Francis récupère ma prose et m'explique que suite à cet entretien, deux ou trois personnes seront sélectionnées et passeront une semaine d'immersion dans la communauté pour voir les différentes activités et missions. Et surtout passer un peu de temps avec les compagnes et compagnons : « Cette semaine d'immersion se fera en janvier, tu verras, c'est le mois où il fait le plus froid, les températures peuvent rester négatives toute la journée. » Tout en fumant une clope mal roulée, Francis me donne un avant-goût de son métier et de son engagement. Tout de suite, il m'explique l'angoisse de certains compagnons de voir leur ancien responsable partir, certains auraient déjà pris la décision de quitter la communauté. Encourageant...

Je reprends ma voiture en direction de ma compagne et de mes trois

enfants. Sur France-Inter, j'écoute d'une oreille les questions du jeu des mille euros. Je repense à l'entretien. La question « banco » posée par l'animateur est la suivante : « Quelle est l'année du célèbre appel de l'abbé Pierre qui créa le mouvement Emmaüs ? » Je connais bien-sûr la réponse (c'est 1954 !), mais surtout je me dis que c'est un signe : je serai peut-être sélectionné pour vivre cette semaine d'immersion.

Janvier, il fait moins froid que ce que Francis avait prédit. Tout de suite, il m'entraîne vers l'extérieur pour me présenter aux différents compagnes et compagnons, et m'informe que certains sont très impatients de me rencontrer, même si ma photo (celle de mon CV, en haut à droite) a déjà été affichée sur le panneau de liège, dans la salle à manger où sont communiquées toutes les informations relatives à la communauté.

J'attends ce moment avec une certaine excitation, mais aussi de la crainte : quel sera l'accueil des compagnons ? Comment me comporter ? Comment me présenter ? Ne pas trop parler, rester humble, je suis chez eux, me rappeler des prénoms, etc. Je m'étais préparé durant toute la route à ces premiers contacts. Poignée de main honnête avec l'ensemble des compagnes et compagnons, un petit mot pour certains, un sourire pour les autres, des regards qui en disent long... Première épreuve.

Accueil bienveillant de la part de tous ces travailleurs impliqués dans leurs tâches.

Repas pris à la va-vite avec la communauté. Francis me presse car je dois l'accompagner à une réunion à plus de 100 kilomètres de là pour parler de projets d'aides internationales que les différentes communautés de la région accompagnent. Autour de la table, salariés et bénévoles retracent l'historique du projet, les différentes avancées et ce qu'il reste à faire. Je ne vois pas le temps passer. Je ne pensais pas que trois heures après mon arrivée dans ce territoire très reculé et rural, j'allais participer à une réunion concernant des projets et des réalisations dans un continent qui se trouve à plus de 3000 kilomètres.

Le soir, je repense à cette journée, et notamment à l'accueil des compagnons – une donnée importante du mouvement Emmaüs et comme le stipule le projet communautaire, « il s'agit d'amener la personne accueillie à se sentir le mieux possible. » Cohérence entre ce qui est formulé et ce qui se

fait sur le terrain. J'imagine la journée de demain. Surtout, ne pas suivre Francis comme un petit chien, le laisser faire son travail quotidien. Plutôt passer du temps avec les compagnes et compagnons, comprendre leurs tâches sans trop poser de questions sur leur parcours, leurs difficultés ou leurs projets. Peut-on parler de parcours, de projets ? Je n'en suis pas si sûr.

7h20, je m'assois à l'avant, à droite de Francis dans le minibus. Francis est au volant, derrière les compagnons s'installent. J'essaie de me rappeler de tous les prénoms appris la veille. A la communauté, on retrouve ceux qui vivent sur les lieux. Aucune consigne d'organisation, aucun rappel à l'ordre sur l'horaire, compagnes et compagnons se dispersent pour accomplir leur travail. Jeff, Mohamed et Franck partent vers le quai pour vider le camion qui n'a pu être débarrassé hier, car la tournée de ramasse a été longue.

Patricia, Masha, et Jean-Michel, compagnon référent de la fripe, partent vers l'ancre des cartons, des sacs plastiques contenant vêtements, sacs et chaussures. Il s'agit de vérifier l'état, trier, plier, entreposer, remettre en sac ou mettre à la vente. Alexander, compagnon allemand, rejoint la salle de vente où s'entreprennent les meubles : cuisinière, buffet de cuisine, table basse en rotin, penderie en stratifié, etc. C'est le royaume du Formica. Aujourd'hui, c'est jour de vente, il faut tout bien présenter, nettoyer, balayer pour accueillir les futurs acheteurs... Encore ce fameux accueil inconditionnel. Yves retrouve son petit atelier de vélo, qui est en plein courant d'air. Toute une équipe s'attache à vider un camion de bois de chauffe. Dès que le jour se lèvera, une broyeuse transformera ces bûches en copeaux pour alimenter la chaudière qui permet de chauffer l'ensemble des lieux de vie. Joachim s'active dans son univers, celui des livres : trier, nettoyer, ranger dans les étagères, fixer le prix. Tout le monde porte, trie, nettoie, répare, entrepose, jette, déplace... Une vraie fourmilière.

Ce matin, j'accompagne Sylvie. Elle est salariée à la communauté. Nous devons conduire un compagnon qui a rendez-vous chez le dentiste. Nous rejoignons le chef-lieu de canton à une trentaine de kilomètres. Une deuxième salle de vente y est présente avec trois compagnons qui s'agitent. Retour vers 11h, j'entends la broyeuse à bois. Philippe balance des bûches de plus d'un mètre de long dans la machine qui les dévore en un rien de temps et les transforme en copeaux de bois. Après quelques minutes d'observation, je balance ma première bûche, elle part un peu de travers

mais grâce à l'envoi d'une autre par Philippe, elle se fait dévorer sans attendre. Attention tout de même au retour de certains morceaux. Philippe me montre les bons gestes et les précautions à prendre. Nous finissons le tas avant le repas. Mon envoi de bûche s'améliore.

Repas toujours rapide. Cela semble être la tradition. C'est Monique, compagne depuis plus de cinq ans, qui cuisine après que Sylvie ait composé le menu. C'est bon et varié. Café. On se retrouve avant la reprise du travail dans une pièce jouxtant la salle à manger : une partie de fléchettes s'organise, certains épluchent les prospectus de réclame présentant les promos du mois, Mohamed fait les mots croisés du journal local. Ça discute, ça joue, ça lit, ça se repose, ça fume...

Dans quelques minutes, on ouvre la salle des ventes, des clients sont déjà à la porte, certainement des habitués. Francis a organisé les postes. Moi, je me retrouve à la vitrine. Il s'agit de l'espace de vente des meubles et bibelots qui ont une certaine valeur. Les prix sont déjà fixés sur des petites étiquettes. Je dois aussi aider Joachim qui s'occupe de la caisse. Accueillir les clients et les badauds en leur souhaitant la bienvenue, récupérer et trier les petits tickets de ventes, emballer les objets fragiles avec du papier journal. Sur la fiche de poste préparée par Francis, il est aussi précisé le montant de la vente de l'année dernière à la même date : l'objectif est de faire 954 euros dans l'après-midi.

Les clients arrivent, déambulent dans les différentes pièces. Certains sont bien connus des compagnons. Des clients de tout genre : des professionnels certainement, des chineurs habitués, des locaux en balades, des jeunes qui s'installent... Les tickets s'amoncellent tandis que l'horloge égraine heures et minutes. Lorsque c'est un peu plus calme, je discute avec Joachim, on parle des clients habitués, des vols, de ceux qui marchandent, des prix à fixer, et des clients qui changent les étiquettes. Une assistante sociale se présente avec une femme d'une quarantaine d'année. Il s'agit de trouver des meubles pour son futur logement social dans lequel elle va emménager à la fin du mois. Francis avait fait un devis qui permettait à l'assistante sociale de demander une subvention au Conseil Général. Je fais le tour des différentes salles avec l'assistante sociale et la personne qui imagine son aménagement futur. On choisit des meubles : lit, cuisinière, buffet, armoire, commode. Au début, la future locatrice n'est pas très à l'aise,

elle ne sait trop que choisir, mais au fur et à mesure, elle se décripe et commence à se rendre compte qu'après des mois de galère, elle va pouvoir avoir un chez-soi. Il reste une cinquantaine d'euros par rapport au devis effectué par Francis. Je propose d'aller faire un tour dans le coin vaisselle, un jeu de casserole est peut-être nécessaire. Nous passons aussi du côté des linges de maison pour voir les draps et housses de couette, mais elle préfère dormir à même le lit avec son sac de couchage. Elle ne veut pas abuser de l'argent public...

La journée se termine. Avant même que la caisse crache le chiffre d'affaires de la journée, Joachim, habitué à ce poste, me dit : « C'est sûr, c'est une bonne journée, on va le faire, le chiffre. » En effet, celui-ci dépasse largement celui de l'année dernière. Petit coup de fil à la salle de vente annexe, le chiffre est aussi bon là-bas. On éteint les lumières, ferme les portes des salles. La vente est terminée. On se retrouve pour une collation bien méritée, autour de la cheminée. Chacun parle de l'après-midi, des clients agacés et agaçants, des bonnes affaires, des meubles qui ont été vendus permettant de faire de la place pour en accueillir d'autres, des livraisons à prévoir. Une journée encore bien remplie. Je connais les salles de vente Emmaüs car j'y suis allé souvent comme client. Me voilà de l'autre côté de la barrière. Je vois l'envers du décor et me rends compte du travail de l'ensemble des compagnons, amis bénévoles et salariés.

Ce matin, c'est moi qui conduis le minibus. Francis prend sa propre voiture. J'entends parler les compagnes et compagnons à l'arrière. Je conduis moins vite car je ne connais pas bien la route, cela les fait rire et je m'en amuse. Après le café, je rejoins Masha, Patricia et Jean-Michel. Nous rangeons la salle de fripe : remettre bien en place les vêtements sur les cintres (« tous dans le même sens », me précise Masha, compagne russe, apprêtée et fière d'appartenir à cette communauté), voir les espaces dans lesquels nous pouvons remettre des vêtements, ranger les chaussures par paire. C'est vrai qu'après un après-midi de vente, il est nécessaire de tout remettre en ordre surtout que certains clients ne se gênent pas pour tout désorganiser. Le travail terminé, nous allons dans la réserve. Des tonnes de sacs et de cartons sont entreposés. Il s'agit de trier et de choisir les vêtements donnés par des particuliers, qui pourront alimenter les penderies de la salle de fripe. J'ouvre mon premier sac et commence à trier. Deux solutions s'offrent à moi :

il est bon et sera donc mis à la vente, il ne correspond pas aux critères, il part en benne pour une autre vie. Patricia m'explique les différents critères : dès qu'un vêtement est taché, s'il lui manque un bouton, s'il bouloche, s'il est ringard, il est mis au rebut. Pas évident au début et puis on commence à aiguïser son œil, je suis de plus en plus rapide, et deviens le roi de la bouloche. Jean-Michel, en face de moi, retriè les affaires que j'ai sélectionnées pour la vente. Il n'hésite pas à mettre au rebut. C'est un habitué, il connaît le textile, les matières, les modes et ce qui ne se vendra pas.

On discute tandis que la radio branchée sur MFM passe des tubes des années 80. La radio semble une institution dans la communauté. Dans chaque espace de vie, elle crachote de la musique plus ou moins ringarde selon la station choisie.

9h, c'est la première pause cigarette. Puis le travail reprend, les tas de sacs diminuent mais Jeff et Mohamed nous ramènent des sacs de vêtements. Ils ont été entreposés au quai. Ce sont des clients venus à la vente hier, qui en ont profité aussi pour apporter leurs vieux habits. Au fil de la matinée, malgré un rythme bien cadencé, les tas de sacs et cartons continuent d'augmenter...

Une attention particulière lorsqu'on triè les vêtements, principalement les pantalons, les vestes et les sacs à main, est de bien vérifier si les poches sont vides. On retrouve un tas de choses : des Kleenex usagés, un morceau de chapelet, une liste de courses, quelques fois des pièces de monnaie. On espère tous trouver un trésor : bijou, louis d'or ou diamant.

Masha vient de trouver un préservatif et s'interroge sur ce que c'est. Patricia et Jean-Michel ricanent et expliquent qu'on peut le mettre de côté, ça peut toujours servir !

Il y a des sacs avec des vêtements propres, repassés et bien pliés, d'autres sont des tas de chiffons, d'habits désuets, sales et troués. Les vêtements racontent une histoire : jupe beige en feutrine, cardigan en maille fine, manteau soigné, chaussures entretenues et bien cirées : peut-être les habits d'une vieille mère, partie finir ses jours dans un hôpital, les enfants ont trié la maison avant de la mettre en vente.

10h30, c'est la grande pause du matin. On se retrouve tous à la salle à manger. Monique a préparé le casse-croûte et le café. On reprend des forces

avant de reprendre le travail de tri qui va nous occuper encore toute la fin de la matinée. Tous les habits mis au rebut sont placés dans des sacs jaunes, on doit les redescendre dans le recoin d'une grange. Ils seront recyclés pour faire des chiffons ou des matériaux d'isolation. Régulièrement, le camion d'une structure d'insertion qui fait du recyclage de textile vient récupérer les sacs. Patricia, assez bavarde, m'explique le travail de la fripe. Je préfère poser des questions à Jean-Michel qui est compagnon responsable de cet atelier. Il est discret, et ce ne semble pas simple d'être le seul homme dans cet univers de textile, de blouses, de petites culottes et de jupes plissées. Il m'explique qu'il fait cela depuis longtemps : « Les habits sont manutentionnés plus d'une dizaine de fois, d'après le calcul des responsables. »

La matinée touche à sa fin. Jean-Michel se dévoile un peu, m'explique son parcours justement, sans que je pose de questions. Chaotique, fragile, accidenté, précaire, ballotté comme les sacs de fripes. Je commence à réaliser.

Le déjeuner, toujours aussi vite pris, puis le café et le temps de détente durant lequel s'organise un tournoi de baby-foot. Mohamed fait les mots croisés. Renée lie l'horoscope. Ça rigole, ça s'insurge, ça applaudit, ça réfléchit, ça questionne, ça fume. En sortant pour reprendre mon travail, je vois Hugues qui attend devant le bureau de Francis, il me parle d'alcool, me dit que ce n'est pas lui, que les autres font pareil. Je ne comprends pas bien, mais je l'écoute.

L'après-midi, je souhaite voir l'atelier meuble. J'aide Jeff et Philippe à déplacer une armoire quand Sylvie m'appelle. J'ai rendez-vous dans le bureau de Francis. Ai-je fait une connerie ? Ai-je dit quelque chose que je ne devais pas dire ou poser une question indiscrete ? Le bureau de Francis est ouvert, deux compagnons sont assis devant lui et une chaise m'attend un peu à l'écart mais du côté de Francis. Ce dernier explique qu'il est important que j'assiste à la conversation qui va suivre. Il expose les faits. Patrick a été pris en flagrant délit de vol d'argent la semaine dernière. Suite à cela, il a eu un entretien avec un des salariés. Patrick a expliqué que cet argent lui servait pour aller au bistrot, souvent le matin, très tôt, avant même le travail. Le bistrot est à plus de 5 kilomètres de la communauté. Il a dit qu'il n'y allait pas seul mais souvent accompagné de Hugues. Patrick et Hugues sont donc convoqués par le responsable. Hugues nie les faits alors que Patrick

réaffirme ses dires. Tout en restant très calme, mais affirmatif, Francis réexplique les règles. Il s'appuie sur le projet communautaire écrit peu de temps avant avec toutes les personnes qui composent la communauté : on y parle de respect, de solidarité, de fragilité par la maladie de l'alcool, de soin, etc. Francis leur adresse un avertissement, il garde confiance en eux, mais une sanction est donnée : le traitement pour la maladie relative à l'alcool sera donc revu par le médecin pour Hugues et Patrick. Les deux compagnons quittent le bureau.

Avec Francis, nous discutons de la situation. Le vol d'argent n'a pas du tout été accepté par les compagnes et compagnons. Patrick a été tout de suite, après ce vol, mis à l'écart. C'est déjà une première sanction, et certainement la plus dure à vivre pour lui. Par petites brèves, Francis m'explique donc son métier au quotidien. Peut-on parler de métier ? Il me demande alors ce que je pense de tout cela, de la communauté, des compagnons, du travail. Avec émotion, je lui relate les premiers échanges que j'ai eus. Je ne peux cacher mes larmes. Ce n'est pas grave. Je sais que Francis comprend car il est émotif comme moi. Puis, la conversation s'engage sur d'autres aspects administratifs et financiers, sur l'accompagnement, les partenariats, le rôle des élus, etc. Je finis la journée auprès d'Yves, toujours dans son atelier en plein courant d'air. Il n'a presque plus de vélos à réparer. J'observe qu'il lui en reste au moins trois à côté de son établi. Voyant que j'ai remarqué la présence de ces derniers, il m'explique qu'il n'a pas les pièces pour les finir : il lui manque un dérailleur, une roue d'un certain diamètre, et une selle. Pas question d'aller chercher le matériel nécessaire chez le marchand de cycle, on attend les dons des particuliers et avec un peu de chances, Yves y trouvera les pièces manquantes. En attendant, il trie la ferraille : inox, cuivre, aluminium, toujours dans le froid mais avec bonne humeur.

Les journées défilent. Ce matin, je vais au quai. C'est là que sont déchargés les camions de ramasse et que les personnes peuvent entreposer les objets, habits, bricoles qu'ils donnent à Emmaüs. On y trouve de tout et dans tous les états : des jouets cassés, des chaussures solitaires, des tables de chevet sans tiroir, des assiettes dépareillées et ébréchées, mais aussi des lecteurs DVD presque neufs, des vêtements avec encore leur étiquette d'achat, des matelas en très bon état, des canapés en cuir tout à fait corrects. Je commence à trier ce qui est dans les cartons et les sacs et répartir les objets

selon leur destination : la fripe, les jouets, les livres, les outils, etc. Puis, les caisses sont apportées dans les différentes salles et mises en vente selon leur état. Pas facile de trouver à chaque fois la bonne destination pour le vieil abat-jour désuet, le rideau de douche démodé, la poupée-flamenco dans sa boîte plastique ou la collection de fèves avec des restes de frangipane. Franck m'aide dans cette tâche. C'est un lieu stratégique car le premier tri et l'aiguillage des objets se situent ici.

Philippe, qui passe par là, me fait visiter son atelier de menuiserie. C'est là qu'il répare les meubles. Il ne fait pas que réparer, il crée aussi, selon son inspiration et les pièces qu'il récupère. Devant moi, une armoire repeinte au goût du jour. Philippe m'explique qu'il a customisé ce meuble en utilisant des pieds de lits, du grillage à poule récupéré sur un vieux garde-manger, et le fronton d'un vieux buffet. Cette armoire sera mise en vente au salon régional Emmaüs.

Sylvie passe dans la salle qu'on appelle la vitrine. Elle regarde les nouveaux objets et meubles rapidement mais avec attention. C'est elle qui fixe les prix. Elle en profite pour faire du tri en retirant les bibelots qui sont là depuis longtemps et qui n'ont pas trouvé preneur. Elle réagence aussi un peu les étagères. Je regarde son travail et me met à sa place. Observe un bibelot en faisant abstraction de l'étiquette, et donne un prix que je pense raisonnable. Je vérifie mon estimation avec le prix fixé par Sylvie. Quelques écarts sans importance. Je commence à comprendre le métier.

Je vais faire un tour dans le royaume des livres, chez Joachim. Il est en train de trier des cartons d'ouvrages. Chaque livre passe entre ses mains, il le regarde, examine, s'attarde sur l'auteur, la date d'impression, et le genre. De là, il nettoie la couverture glacée avec du produit à vitre, puis le range dans l'étagère adéquate. Je le regarde faire. Je m'aperçois que certains ouvrages sont rangés dans les étagères au prix de 1 euro, d'autres sont exposés et mis en valeur, et le prix est de 3 euros. Je demande à Joachim quels sont ses critères pour les mettre à 3 euros. Il me répond tout simplement que lorsqu'il trouve que la couverture est belle, il le met sur la table d'exposition. Il m'explique que c'est une manière de vendre plus cher, et tout en rigolant, précise : « Je mets des livres avec des couvertures belles en valeur, je ne sais pas de quoi ça parle, mais comme ça, on les vend trois fois plus cher. »

Il a décidé de cet aménagement dernièrement et cela fonctionne bien. Le chiffre d'affaires de la salle des livres est en effet en grande progression. Astucieux. Méthode de vente qu'on retrouve dans tous les supermarchés qui exposent certains produits en tête de gondole.

L'après-midi, j'accompagne Franck et Mohamed à la ramasse. On doit aller chercher des meubles, un poêle à bois, différents objets chez un particulier qui a téléphoné dans la matinée. Il souhaite donner certains objets à Emmaüs, mais plus encore s'en débarrasser. Cela l'évite d'aller à la déchèterie. Nous en profitons pour livrer un canapé à un client qui l'avait acheté samedi dernier. Il souhaitait une livraison, vu la taille de ce dernier et celle du coffre de sa vieille BX Citroën. On roule, traverse des villages, je repère les lieux. Franck et Mohamed me parlent des différentes communautés. En effet, ils connaissent bien les forces et faiblesses de chacune d'entre elles, les différentes ambiances, les méthodes de travail, les possibilités de loisirs, le côté plus ou moins humain du responsable. Nous échangeons. J'écoute plus que je ne parle.

Premier arrêt pour la livraison. Deuxième arrêt pour la ramasse. Le particulier a entassé de vieux objets dans sa cour : marmite en fonte, panier troué, arrosoir en zinc cabossé, pot de chambre, etc. Il nous entraîne chez lui pour nous montrer les différents meubles dont il souhaite se débarrasser. C'est particulier d'entrer dans un univers étranger, les maisons racontent des histoires. Un buffet de salle à manger début XXe à emporter. Tout de suite, Mohamed démonte les portes basses du buffet, extrait les tiroirs et enlève le marbre du dessus. C'est un connaisseur de la ramasse. Avec Franck, chacun de notre côté, nous sortons le meuble allégé en faisant attention à ne pas cogner dans les chambranles des portes. L'homme nous suit tout en s'assurant que nous n'abîmons pas les murs. Il nous raconte l'histoire de ses meubles, de ses objets, en précisant bien leurs valeurs financière et affective. Franck et Mohamed sont habitués à ces discussions. Le particulier cherche à nous montrer qu'il fait un beau geste pour Emmaüs, et d'après ce qu'il dit, ce n'est pas la première fois qu'il fait appel à la communauté pour donner des objets. Il cherche de la complicité avec les compagnons. Il nous entraîne dans son grenier et nous présente différentes choses pour savoir si nous sommes intéressés. Des petits meubles vendables, mais aussi des « merdes » sans valeur qui n'ont qu'une destination, la benne. Mohamed, très poli, fait le tri et explique que nous ne pourrions pas tout prendre, en prenant

garde de ne pas vexer l'homme débarrasseur et un peu embarrassé.

Mohamed me donne quelques précisions lorsque nous rejoignons le camion. Il faut rester poli, ne pas s'emballer devant les objets vendables et qui peuvent bien faire monter le chiffre d'affaires : « Sans ça, le mec, il se dit qu'il pourrait le vendre en vide-grenier ou sur Leboncoin.fr, ça lui améliorerait son quotidien. » En même temps, il ne faut pas aussi tout accepter car nous ne sommes pas une déchetterie, surtout que Francis a bien expliqué aux compagnons de la ramasse que la communauté de communes du coin n'a pas accepté d'aider Emmaüs (en leur proposant un certain volume à prix modéré dans leur déchetterie). Bref, Emmaüs propose des débarras gratuits mais paie la déchetterie locale lorsqu'elle se débarrasse des objets et meubles non vendables, non recyclables. Franck ajoute que nous pouvons accepter des objets non vendables dans le lot pour rendre service, et lorsque dans la masse, des objets ont une certaine valeur.

Un univers que je découvre, des astuces, des discours, un comportement digne, pas de charité mais un service public sans que celui-ci soit abusif. Nous repartons vers la communauté avec le camion chargé. Tout est bien sanglé pour éviter la casse.

Retour à la communauté vers 16h. Nous sommes vendredi soir, demain, c'est jour de vente. Toutes les salles ont été balayées, les extérieurs rangés ; prêts à accueillir les clients du week-end. Francis a défini les postes de travail pour la vente. Il y a deux équipes, une équipe qui est à la vente, une équipe au repos. Je suis aux meubles et aux lits. Sur sa fiche de définition des postes, il a mentionné l'objectif du week-end : 2011 euros. Demain matin, avant la vente, Sylvie part avec les compagnons désireux de se changer les idées et de faire quelques emplettes, dans la grande ville d'à côté, le chef-lieu de canton. On appelle cela « la navette ». De 16h30 à 17h, Francis accueille chaque compagnon, lui remet son pécule de la semaine, ainsi que le tabac commandé.

Je profite du samedi matin pour prendre mon petit-déjeuner dans un café du coin. Seul. Je lis la presse nationale du jour, et repense à ces 5 jours passés à la communauté. Serai-je capable de succéder à Francis ? Le travail semble très engageant, aurai-je le temps de consacrer les heures nécessaires à mes enfants et ma compagne ? Aurai-je les capacités à gérer

les conflits, à écouter, à prendre les bonnes décisions ? J'ai besoin de recul et d'en discuter avec mes proches. Mais, de ce que j'en ai vu, je suis emballé : accompagner des compagnons, travailler avec des travailleurs, responsabiliser chacun d'entre eux en étant responsable...

Je rejoins mon poste de travail. Là-encore, Sylvie a étiqueté les meubles, c'est plus facile pour moi. Il n'y a que les tableaux et cadres qui n'ont pas de prix, c'est à moi de les fixer. On verra bien lorsqu'un client me le demandera. Je me dis que j'utiliserai la même méthode que Joachim si une personne discute le prix : « C'est 7 euros. », la personne hésite, « C'est un peu cher. », « Oui, mais c'est beau. ». La personne repose le tableau canevas qui représente un paysage de forêt avec des biches qui s'abreuvent à la rivière. Je ne verrais vraiment pas ce type de paysage dans mon salon, mais bon.

Je retrouve les habitués. Sylvie, qui gère la caisse ce samedi, m'explique qu'Emmaüs est un lieu de rendez-vous pour les locaux, surtout dans ces villages qui se meurent, où les bistrotts et les commerces de proximité disparaissent. La communauté crée du lien. Je réussis à vendre un buffet Henri II à un Bulgare qui ne parle pas français. Philippe me dit que c'est bien car cela fait plus de six mois qu'il est à la vente et qu'on a besoin de place car des meubles attendent. Un jeune couple avec leur bébé, pas très fortuné semble-t-il, achète canapé, buffet, machine à laver et cuisinière. Ils emménagent prochainement. La livraison est prévue la semaine prochaine. Des clients nouveaux le week-end : quelques bobos parisiens en week-end dans leur résidence secondaire qui cherchent du « vintage », comme ils disent. Dans le royaume du Formica, vous trouverez votre bonheur. La caisse ronronne et va nous donner le chiffre du jour, plus de 1400 euros. Il ne reste que 611 euros à faire dimanche pour respecter notre objectif. Cela se fera sans difficulté le lendemain.

Dernier jour à la communauté. Au programme après ce week-end argenté : rangement des salles de vente. Il faut aussi réachalander. Du côté de la fripe, ça s'active. Jean-Michel aidé de Masha, Patricia mais aussi de Patrick, vide la friperie. Tout part au rebut, dans les sacs jaunes. On ressort de la réserve les nouveaux habits, chaussures et sacs qui trouveront preneurs, espérons-le, mercredi prochain. Un va-et-vient de sacs, de cartons, de cintres.

A midi, un bénévole d'une association d'accompagnement social arrive à la

communauté. Avec lui, un homme de plus de 60 ans, d'origine biélorusse, marqué par l'épreuve de la rue depuis plus de 13 ans. Francis l'accueille et lui fait faire le tour de la communauté. Il sera compagnon pour quelques temps. Dans son regard, on sent un peu d'espoir et surtout de la chaleur retrouvée.

L'après-midi, avant mon départ, j'accompagne Francis à une réunion régionale Emmaüs. Je lui donnerai ma réponse la semaine prochaine après avoir discuté en famille. Mon sac est prêt. Je fais le tour des salles et ateliers pour saluer chaque compagne et compagnon. Il me semble que j'ai été accepté par la grande majorité d'entre eux. Cela me touche profondément. Merci à eux.

Rendez-vous en avril normalement pour la prise de poste.